

Spirale

Bouveresse, l'incroyant inquiet. Essai sur la croyance à l'ère postmoderne / *Peut-on ne pas croire? Sur la vérité, la croyance et la foi* de Jacques Bouveresse. Agone, « Banc d'essais », 286 p.

Sylvano Santini

Jacques Rancière
Numéro 220, mai-juin 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/16925ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Santini, S. (2008). Bouveresse, l'incroyant inquiet. Essai sur la croyance à l'ère postmoderne / *Peut-on ne pas croire? Sur la vérité, la croyance et la foi* de Jacques Bouveresse. Agone, « Banc d'essais », 286 p.. *Spirale*, (220), 44–45.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Bouveresse, l'incroyant inquiet. Essai sur la croyance à l'ère postmoderne

PEUT-ON NE PAS CROIRE ? SUR LA VÉRITÉ, LA CROYANCE ET LA FOI

de Jacques Bouveresse

Agone, « Banc d'essais », 286 p.

par SYLVANO SANTINI

Comme dans les textes de Rorty et de Vattimo que j'ai commentés dans ces pages (n° 219, mars-avril 2008), Jacques Bouveresse engage un dialogue qui met en parallèle la condition postmoderne et la croyance, la religion, la foi ; comme eux, il conçoit la condition postmoderne comme un fait, sans en faire pour autant la seule position possible ; comme eux aussi, finalement, il choisit les jeux de langage. Pourtant, le chemin qu'il prend n'est ni celui de Rorty ni celui de Vattimo : Bouveresse suit l'expérience de l'incroyant qui semble plutôt s'inquiéter du discours postmoderne avec la religion.

Le postmodernisme et la croyance religieuse

Bouveresse suit d'emblée la voie de l'athée, en affirmant que l'incroyance n'est pas nécessairement une croyance. Il critique en cela la postmodernité selon laquelle, à son avis, la pensée ne repose pas sur la raison mais sur la croyance, voire la fabulation. Elle donne ainsi lieu à un relativisme qui n'arrive plus à faire la part entre les religions et les croyances, même les plus saugrenues. En fait, on n'a pas à discriminer entre les différentes croyances selon elle, car il n'y a aucune raison de le faire. Chacun vit avec son discours à lui, et tous les discours se valent. Or, Bouveresse ne croit pas en ce relativisme généralisé, même s'il reconnaît que le monde s'y engage malheureusement de plus en plus. Sans le dire directement, et de manière sans doute un peu perverse, Bouveresse accuse le postmodernisme d'avoir affaibli le lien social et le progrès de la raison ; il cite à cet effet une enquête d'Alan Sokal,

Pseudosciences et postmodernisme (2005), qui recense, de manière statistique sous la forme d'un sondage, les croyances les plus invraisemblables des États-Unis qui vont des expériences *Born Again* aux enlèvements par des extra-terrestres. La condition postmoderne, selon lui, n'implique peut-être pas de croire à ces superstitions, mais elle crée une vulnérabilité puisqu'aucun critère permettant leur rejet ou leur critique n'est fourni. Comment en est-on arrivé à ce « tout se vaut » généralisé ? En critiquant fortement les vérités scientifiques, réplique Bouveresse, en déboulonnant la raison de la science et en invalidant ses progrès réels, bref en suivant l'argument selon lequel « la rationalité et la science exercent une sorte de dictature policière sur les esprits et les mentalités dans des sociétés comme les nôtres ». C'est le laisser-faire postmoderne ou, dans sa version libérale, le « vivre et laisser-vivre » de Rorty qui a permis cette situation où l'on ne sait plus distinguer l'abîme épistémologique entre les pseudosciences et les sciences. Cette entreprise de déconstruction postmoderne de la science a ouvert la porte à un retour en force de superstitions et de croyances dont on pensait s'être débarrassé.

Le pire effet de cette situation semble avoir produit, selon Bouveresse, un effritement général de la capacité à discerner l'exactitude des faits dans les différents discours et opinions politiques. Toujours en s'appuyant sur l'enquête de Sokal, il s'inquiète surtout du nombre d'États-Unis croyant aux supercheries de l'administration Bush sur les armes de destruction massive en Irak et sur le lien entre Saddam Hussein et Al-Qaïda.

Devant ces croyances qui prennent de plus en plus de place, Bouveresse propose une « autodéfense intellectuelle » comme « une nécessité vitale dans un monde où l'individu est exposé en permanence au déferlement d'une masse d'approximations, de demi-vérités et de faussetés caractérisées qu'il est censé accepter sans résistance et où le problème le plus important n'est pas toujours de combattre des interprétations tendancieuses, mais souvent déjà d'obtenir simplement que certains faits importants soient reconnus et communiqués honnêtement ». En suivant une observation de Sokal, il relève que les intellectuels postmodernes n'ont pas de véritable influence sur le commun des mortels, puisque leur discours est confiné au monde universitaire. Curieusement, il ne semble pas avoir conscience ici que ce phénomène, s'il est exact, devrait à lui seul apaiser ses inquiétudes. Pour maintenir ses craintes un tant soit peu crédibles, il faudrait alors qu'il nous dise comment le discours postmoderne influence les croyances populaires des États-Unis.

Les chemins de la croyance

Contrairement à Rorty, la croyance religieuse pour Bouveresse est irrationnelle, et donc dangereuse, non seulement sur le plan politique mais aussi et surtout sur le plan épistémologique : elle affaiblit la pensée critique, et c'est pour cette raison qu'il faut la juger. Il reconnaît toutefois l'utilité du concept de croyance au sens large qui s'oppose au doute, non pas au sens radical de Descartes mais au sens pratique, près en cela de la pensée logique de Peirce pour qui la

croyance est le principe psychologique nécessaire à la mise en œuvre de nouvelles idées dans l'esprit humain, laquelle devient chez lui, sous le nom d'« abduction », le premier type d'inférence logique de la méthode scientifique. Bouveresse discute des différentes pensées sur la croyance au sens religieux et scientifique, et il se réfère à Renan, James, Wittgenstein et Musil pour en évaluer la primauté, la nécessité, ou au contraire, l'inanité. Ces pages sont remarquables, la réflexion sur la croyance est profonde, mais trop vaste néanmoins pour en discuter ici, car lui-même n'en tire pas une synthèse claire. Sur ce point, il s'agit d'un essai sur l'étendue de ce que serait une croyance raisonnable et non religieuse, qui ne s'opposerait ni à la science ni à la vérité, mais les accompagnerait toutes deux dans leur avènement. Il s'agit en somme d'un essai qui tente de révéler les chemins de la croyance, non pas pour en trouver un, ou encore les accepter tous, mais pour les comprendre et les raisonner, pour les ouvrir finalement à la discussion, les mettre à la portée de la critique en l'éloignant, par-dessus tout, de la condition postmoderne.

Problème du sondage

Si je reconnais sans mal les qualités et la profondeur de la réflexion sur la croyance de Bouveresse, je n'hésiterai pas néanmoins à critiquer les raccourcis qu'il utilise par moments, surtout dans les premiers chapitres de l'essai, pour souligner l'écart entre la croyance religieuse et la science dans le but évident d'accroître la faveur que l'opinion commune accorde à la première au détriment de la seconde. Or, ce n'est pas parce

qu'on affirme dans un sondage (je fais référence ici au sondage de Sokal dont se sert Bouveresse) croire à la réincarnation du Christ ou aux miracles que l'on abandonne la science et la raison par la même occasion. Le fait d'affirmer une croyance religieuse ne signifie pas nécessairement qu'on rejette la science. On ne peut pas considérer, dans l'expérience pratique du langage, qu'un énoncé élimine d'emblée la possibilité de certains autres énoncés en apparence contradictoires, ou qu'en affirmant une position, un énoncé nie en même temps les positions contraires. Le langage qui est confronté à la vie, à l'expérience est beaucoup plus complexe et nuancé que la raison du carré sémiotique, par exemple. Seule une situation langagière artificielle peut donner aux énoncés ce genre de pouvoir signifiant, situation où l'on aurait programmé d'emblée les contradictions, les contraires et les complémentaires. Le sondage de Sokal est évalué en fonction d'une situation langagière qui est déterminée par un certain nombre d'oppositions ou de complémentarités typiques, comme religion=science, religion=fiction, science=vérité, etc. Dans ce genre de sondage, une réponse positive à une question signifie simultanément une réponse négative à un certain nombre de questions qui ont été jugées a priori comme étant contraires à la première. En général, le jeu du sondage est sans doute plus subtil que la manière dont le lit Bouveresse, les questions y sont plus nuancées, et ce n'est pas parce qu'on répond « oui » à la question « croyez-vous aux maisons hantées ? » qu'on rejette du coup la découverte de la sélection naturelle ou celle du génome humain.

Je ne réfute pas les oppositions ou les complémentarités qui conditionnent le sondage auquel se réfère Bouveresse ; je pense seulement qu'il est possible qu'une même personne affirme des propositions contradictoires. J'ajouterais aussitôt que la contradiction ne réside pas dans cette personne, comme si elle avait une raison défaillante, mais dans le rapprochement des contextes dans lesquels elle affirme tantôt une position, tantôt une autre. C'est à partir du rapprochement des contextes distincts d'énonciation qu'on peut dire qu'une même personne énonce des propositions contradictoires ou contraires. Voilà sans doute une vérité à laquelle il faudrait soumettre les arguments de Bouveresse en

tenant compte de la situation réelle dans laquelle les gens ont affirmé avoir des croyances religieuses ou superstitieuses. Cette situation est celle du sondage, et dans un tel cas, les gens répondent à des questions qui ne les mettent pas en face d'une hypothèse vivante, comme le dirait William James — souvent cité par Bouveresse —, car le fait d'affirmer, sur papier ou par téléphone, qu'on croit aux ovnis ou aux loups-garous ne dispose pas à agir concrètement. Et je ne parle pas du problème de l'évaluation du degré d'ironie, de cynisme, d'humour ou d'indifférence des gens qui répondent à un sondage, mais seulement du rapport entre leur réponse et leur expérience concrète. Une hypothèse vivante, selon James, est une croyance qui dispose à agir, une habitude dont on ne peut se soustraire dans l'expérience. Par exemple, la croyance aux maisons hantées est une hypothèse vivante si et seulement si elle dispose la personne qui l'affirme à agir de telle manière dans telle situation énonciative. Si cette croyance n'a aucun effet sur la façon d'agir de cette personne, l'hypothèse est morte.

Il y a donc quelque chose de vicieux dans l'argument de Bouveresse, car si quelqu'un prétend croire en une quelconque religion ou superstition saugrenue dans un sondage, c'est-à-dire dans une situation qui ne le dispose pas à agir mais à exposer une opinion détachée de son actualisation, rien ne nous assure qu'il ne prendra pas le parti de la science plutôt que celui de sa croyance lorsqu'il sera confronté à l'expérience. Si l'on met de côté les communautés religieuses qui ne sont pas disposées à recevoir certains soins de santé même en cas de maladie grave, rien ne nous indique qu'un individu qui affirme, dans un sondage, croire aux vertus curatives de la prière ou aux interventions divines refusera de s'en remettre à la science médicale pour guérir un cancer lorsqu'on lui annoncera qu'il en est atteint et qu'il doit agir au plus vite. La situation qui le disposera à agir influe nécessairement sur sa croyance, et il est peu probable qu'un sondage parvienne à juger correctement d'une croyance dans une situation donnée. Mais Bouveresse ne semble pas d'accord avec la leçon de James qui propose que les croyances qu'un individu expose dans n'importe quelle situation commanderont nécessairement ses actions. On comprend qu'avec

une telle façon de penser, il y ait de quoi s'inquiéter de la liberté postmoderne de la pensée. Contrairement à James, Bouveresse ne fait pas correspondre immédiatement la croyance avec l'action, mais avec la raison ou encore la vérité, car ces dernières précèdent l'action pour lui, et non l'inverse. En suivant cette logique, il faut critiquer les croyances irrationnelles, car même si elles n'influencent pas immédiatement les actions comme dans un sondage, elles le feront tôt ou tard. Voilà en somme sur quoi repose l'inquiétude de Bouveresse, celle aussi de l'incroyant.

Jugement fragile

Par l'entremise de la théorie pragmatiste sur la croyance de William James, Bouveresse accuse le postmodernisme non seulement d'avoir affaibli la raison, mais surtout d'avoir permis un retour de la pensée religieuse pour répondre à l'angoisse de vivre dans un monde en perpétuel devenir. « La théorie jamesienne de la croyance présente, en revanche, toutes les caractéristiques nécessaires pour plaire à la conscience de l'homme d'aujourd'hui, qui est fondamentalement pluraliste, ne connaît que des certitudes provisoires et mitigées, ne prétend pas posséder des vérités autres que partielles et relatives, et partage l'horreur du philosophe pragmatiste pour tout ce qui se présente sous les traits de la totalité rationnelle, de l'un, de l'absolu et de l'éternel. Ce n'est pas une exagération de dire que bien avant l'avènement officiel du postmodernisme, la théorie jamesienne de la croyance religieuse était déjà tout à fait postmoderne. Mais cela pose évidemment un problème sérieux si ce que l'on cherche dans la religion est, pour une part essentielle, une sorte de refuge et de protection contre l'anxiété que peut susciter l'idée d'une réalité en perpétuelle évolution et où le contingent, l'accidentel et l'imprévisible règnent en maîtres. » L'accusation n'est pas entièrement fautive, seulement elle a le tort de généraliser une association qui n'est pas une conséquence nécessaire du pragmatisme ou du postmodernisme. Ces pensées postmétaphysiques n'ont d'ailleurs jamais considéré la religion comme étant un antidote valable à l'anxiété de vivre dans un monde sans essence. Ce qui est vrai cependant, c'est que le vocabulaire dont certains postmodernes ou pragmatistes se servent aujourd'hui pour imaginer quelque chose qui a le

moins une forme consistante nous permettant d'anticiper un tant soit peu l'avenir relève souvent de la religion, comme *foi, espérance, amour, charité*, etc. Mais est-ce que ces mots font pour autant de celui qui les utilise un ardent théiste, un dévot ? Bouveresse ne se gêne pas, lui, pour utiliser le discours religieux afin de critiquer le peu d'estime qu'accorde le pragmatiste ou le postmoderniste à la notion de vérité, citant à cette fin la lettre encyclique de Jean-Paul II : « *Fides et ratio : la science et la religion croient toutes les deux à la vérité dans un monde qui y croit de moins en moins et dans un sens du mot "vérité" qui n'est pas celui auquel le pragmatisme propose de s'en tenir* ». Si l'on reconnaît que ce passage qui s'appuie ouvertement sur un discours religieux ne contredit pas nécessairement la position athéiste de Bouveresse, alors pourquoi en irait-il autrement pour un postmoderne ou un pragmatiste qui parle de foi et d'espérance ? Pour répondre à Bouveresse sur le même registre, ce dernier aurait très bien pu citer le thème de la deuxième encyclique de Benoît XVI (*Spe salvi* ou « Sauvés par l'espérance ») dans laquelle la science moderne est critiquée, car elle n'offre aucune espérance, aucune foi. Pourquoi alors le postmoderne ou le pragmatiste serait-il plus près de la religion que Bouveresse lorsqu'il use d'un vocabulaire religieux ? Vattimo trancherait le débat en voyant là la preuve que notre langage ne peut échapper à l'historicité chrétienne.

Le dernier chapitre dans lequel Bouveresse commente une lettre de Wittgenstein qui discute les chemins de la religion est très fort, sans doute le plus convaincant car, comme chez Rorty et Vattimo, ce qui fait la différence entre un croyant et un non-croyant, c'est une question de disposition d'esprit personnel qui ne se discute pas : il est difficile pour un non-croyant de comprendre un croyant qui tente de s'expliquer, et vice versa. Comme Wittgenstein, Bouveresse ne ressent rien à l'égard du sentiment religieux, et ce n'est pas en essayant d'y trouver une raison qu'il y parviendrait. On pourrait presque dire que Bouveresse est tout simplement, comme Rorty, « *religiously unmusical* ». J'avoue partager somme toute avec eux cette non-musicalité. ☹